


GAUTHIER MARCHAIS

Le déni blanc

Penser autrement
la question raciale



 ***l'aube***

LE DÉNI BLANC

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2021
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-4128-0

Gauthier Marchais

Le déni blanc

Penser autrement la question raciale

éditions de l'aube

En souvenir de Jean-Paul Zibika

Avant-propos

Est-ce un privilège d'être blanc ?

Il y a cinq ans, lorsque j'ai commencé à écrire la lettre à mes deux enfants qui est devenue ce texte, je voulais leur donner quelques clés pour comprendre et aborder une question qui me semblait être l'une des plus importantes de notre temps. J'avais vingt-neuf ans et j'avais déjà eu la chance, ou plutôt le privilège, d'avoir vécu et voyagé en Europe, aux États-Unis et en Afrique, et d'avoir lu sur la question raciale au cours de mon éducation et de mon travail académique. Comme je pensais ainsi « m'y connaître » à peu près, il me semblait qu'il me serait relativement aisé de formuler les choses. C'est en écrivant que je me suis rendu compte que j'en savais très peu sur la façon dont la question raciale structurerait ma vision du monde. À ma grande surprise, je ne parvenais pas à trouver les mots, ni même à penser réellement cette question, à la voir, à la saisir. C'est l'écriture qui

l'a progressivement fait apparaître autour de moi et en moi, et qui m'en a révélé l'étendue. J'ai ressenti à plusieurs reprises ce sentiment caractéristique de la façon dont les hommes blancs ont pensé le monde : celui, justement, d'être un pionnier, un explorateur des contrées invisibles de mon esprit et de celui de ma génération. Deux semaines avant que je termine la première version du texte sortait en Grande-Bretagne *Le racisme est un problème de Blancs*, de Reni Eddo-Lodge¹. Sa lecture m'a alors laissé un sentiment étrange, entre surprise et blessure d'ego : comment une femme noire avait-elle pu comprendre et formuler de façon si précise ce que j'étais en train de découvrir ? Comment pouvait-elle savoir ce qu'il se passait dans « nos » têtes ? Ma réaction était symptomatique de ce que l'on appelle le privilège blanc : penser que nous, les Blancs, serions plus à même de comprendre et d'analyser le monde dans lequel nous vivons. J'ai heureusement compris qu'il s'agissait là d'une illusion et que mon malaise venait justement du fait qu'une personne supposément extérieure parvienne à y voir clair dans une région si intime de moi-même, qui m'était pourtant invisible. Tout comme j'ai compris qu'il en va ainsi depuis bien longtemps : il y a des générations que de nombreux auteurs et artistes ont souligné que

1. Reni Eddo-Lodge, *Le racisme est un problème de Blancs*, 2018 [2017].

EST-CE UN PRIVILÈGE D'ÊTRE BLANC ?

la question raciale concerne tout particulièrement les Blancs – W.E.B. Du Bois, C.L.R. James, Frantz Fanon, Aimé Césaire, James Baldwin, Toni Morrison, Sylvia Wynter, Stuart Hall, pour n'en citer que quelques-uns. Je ne faisais que découvrir l'étendue de ma propre ignorance. Non pas celle d'une contrée lointaine ou d'un sujet ayant peu de liens avec moi, mais bien l'ignorance d'un des faits constitutifs de mon rapport au monde, de mon milieu social et du monde dans lequel nous vivons. C'est précisément ce chemin d'apprentissage que j'ai voulu retranscrire dans ce texte.

Ce qu'Achille Mbembe a appelé « l'impensé de la race¹ », et dont je découvrais en moi-même l'étendue, est un phénomène singulier. Comment une question aussi fondamentale, dont les manifestations s'étendent de nos interactions quotidiennes aux grandes idéologies qui façonnent nos sociétés, peut-elle à ce point échapper à un pan entier de la population qu'elle concerne ? Comment pouvait-elle m'être invisible, à moi, qui avais pourtant lu sur ce sujet ? Je n'ai toujours pas de réponse claire à cette question. D'un côté, il y a l'argument de l'ignorance, que l'on a souvent entendu en 2020 : on ignorerait qu'il existe un racisme structurel ou

1. Achille Mbembe, « La République et l'impensé de la "race" », 2005.

qu'une idéologie raciale est constitutive de nos sociétés. L'argument n'est pas nécessairement illégitime, dans la mesure où l'ignorance et l'invisibilité ont longtemps caractérisé la position des Blancs à propos de la question raciale. Ce sont précisément certains des ressorts de cette invisibilité que j'explore dans ce texte. L'argument de l'ignorance pose cependant un problème, en ce qu'il dilue la responsabilité de la personne qui ignore. Dans les débats qui ont suivi la mort de George Floyd, cet argument a souvent été reçu avec incrédulité, et ce à juste titre. Comment peut-on ignorer ce qu'il se passe quotidiennement sous nos yeux? Ou, encore, que les pays européens se sont en partie construits sur l'esclavage et la colonisation, avec en leur cœur une idéologie raciale? Pourtant, la question est plus complexe qu'une telle opposition binaire – savoir ou ne pas savoir. Plutôt qu'une ignorance bénigne, Charles W. Mills a plutôt montré comment « l'ignorance blanche » face à la question raciale a été façonnée et entretenue au sein des sociétés européennes¹. L'ignorance et le déni de la question raciale sont, de ce point de vue, constitutifs de la façon dont l'idéologie raciale opère aujourd'hui, tout comme ils ont servi à maintenir l'architecture des inégalités raciales encore visible dans les sociétés contemporaines. De même qu'ils ont aussi servi, comme l'a montré Gloria

1. Charles W. Mills, « White Ignorance », 2007.

Wekker, à entretenir le mythe de « l'innocence blanche » dans le récit historique de l'Europe sur elle-même¹. Ma propre ignorance de la façon dont la question raciale opérait en moi n'était donc pas fortuite, mais faisait partie intégrante d'un édifice bien plus vaste, véritable iceberg que j'appelle ici la « maison blanche » : une disposition intellectuelle, psychologique et affective qui altère notre regard et notre façon d'être au monde. Lorsque j'ai partagé les premières versions de ce texte il y a quelques années, j'ai reçu, en particulier de la part de Blancs, des commentaires qui ont refait surface pendant les débats qui ont suivi la mort de George Floyd : que la question raciale n'existait pas en France, contrairement aux États-Unis ; que je plaquais des schémas anglo-saxons sur une société entièrement différente ; que le racisme ne concernait qu'une minorité ouvertement raciste de la société, et ainsi de suite. J'ai alors réalisé à quel point le sujet suscite des réactions fortes et tranchées, de déni, de peur ou de refus. J'ai entr'aperçu, et de façon bien moins virulente parce que je suis blanc, ce à quoi les activistes, penseurs, artistes et autres personnes qui ont soulevé cette question ont dû faire face pendant des décennies, des siècles.

1. Gloria Wekker, *White innocence: paradoxes of colonialism and race*, 2016.

Depuis peu, la question raciale a pris une tout autre dimension dans le débat public en Europe et en France. La parution d'une série d'ouvrages sur le privilège blanc et la blanchité – termes qui se sont développés dans la littérature anglo-saxonne – a joué un rôle important dans ce changement. Il existait déjà une littérature dense sur le privilège blanc¹, ainsi que, bien entendu, les « classiques » de la littérature sur la question raciale. Ceux-ci n'avaient pourtant que rarement occupé le devant de la scène dans le débat public. Pour la première fois, à partir du milieu des années 2010, des textes publiés ont eu un retentissement particulier auprès du grand public, dans le monde anglo-saxon d'abord, puis en Europe². Les mouvements estudiantins et sociaux ont, en parallèle, pris de l'ampleur ces dernières années et largement contribué à porter ce débat dans la sphère publique et sur les réseaux sociaux, parvenant de surcroît à dépasser les frontières.

1. Pour une introduction à la littérature sur le privilège blanc aux États-Unis, voir Sylvie Laurent, « Pourquoi s'interroger sur les Blancs : de l'utilité des "Whiteness Studies" », 2013.

2. Je pense entre autres aux livres de : Ta-Nehisi Coates, *Une colère noire ; lettre à mon fils*, 2016 [2015] ; Reni Eddo-Lodge, *Le racisme est un problème de Blancs*, 2018 [2017] ; Akala, *Natives ; race and class in the ruins of empire*, 2018 ; Afua Hirsch, *Brit(ish) ; on race, identity and belonging*, 2018 ; Robin DiAngelo, *Fragilité blanche ; pourquoi est-il si difficile de parler de racisme quand on est blanc ?*, 2020 [2018].

EST-CE UN PRIVILÈGE D'ÊTRE BLANC ?

Parmi eux, les mouvements #RhodesMustFall et #Decolonise the University, apparus en Afrique du Sud et ayant par la suite gagné le Royaume-Uni et l'Europe, et, bien sûr, le mouvement Black Lives Matter, né en 2013 aux États-Unis de la révolte consécutive à la mort de Trayvon Martin, en 2012. Ces percées fondamentales dans la sphère publique ont non seulement rappelé la persistance et l'étendue des idéologies et des inégalités raciales à travers le monde, mais aussi renvoyé le débat sur la question raciale dans le camp des Blancs. Elles ont ouvert les failles qui ont ensuite été considérablement élargies par la déflagration mondiale qu'a provoquée la mort de George Floyd et le mouvement de protestation qu'elle a engendré. Pour la première fois de ma vie, j'ai vu les sociétés européennes engager un vrai débat sur les questions de racisme, d'héritage colonial et de persistance des inégalités raciales. Pour la première fois, sous la pression des mouvements populaires, des activistes et des réseaux sociaux, les grands médias ont consacré du temps à ces questions jusqu'alors largement ignorées. Pour la première fois, des penseurs très influents mais ayant jusqu'alors reçu relativement peu d'attention de la part des médias, tels Gurminder Bhambra ou Achille Mbembe, ont pris une place centrale dans le débat public. Cet épisode représente une avancée considérable. Non pas parce que tel ou tel point de vue a « remporté » le débat ou que l'opinion publique a pris telle ou telle

direction particulière. Je crois fermement à l'importance de la pluralité des opinions et ne cherche nullement à voir advenir un consensus. L'avancée, c'est simplement que le débat ait enfin eu lieu, qu'il n'ait pas été écarté, ignoré ou étouffé comme d'habitude, et que chacun ait pu s'en saisir.

Pour la première fois, le terme de « privilège blanc » a fait son entrée dans les grands médias français et a été l'objet de nombreux éditoriaux, tribunes, commentaires et articles. Il a, semble-t-il, suscité une forme d'étonnement teinté de malaise, voire des réactions plus fortes, de rejet ou même de peur. Peut-être justement parce qu'il touche à quelque chose d'enfoui, pas encore visible, qu'il a révélé au grand jour. On a souvent entendu qu'il était le fruit d'un contexte entièrement différent, celui de l'histoire raciale des États-Unis, marquée par l'esclavage, et qu'il se trouvait ainsi « plaqué » sur une société à laquelle il ne correspondrait pas. Bon nombre de commentateurs ont pourtant rappelé que la France s'est en partie construite sur l'esclavage et la colonisation, dont le cœur est bel et bien une idéologie raciale. La différence entre États-Unis et France ne tient pas à la présence ou non d'une histoire raciale, mais plutôt à leurs singularités historiques, qui ont façonné chaque système racial et dont découlent des héritages distincts. En France et dans son empire colonial, la notion de race

EST-CE UN PRIVILÈGE D'ÊTRE BLANC ?

a longtemps servi de vecteur d'organisation de la société, et a de ce fait structuré des inégalités qui ont perduré au-delà de la « fin » de l'empire. Ce sont ces inégalités, aux nombreuses manifestations contemporaines, qui ont façonné le privilège historique des Blancs, au sommet de la hiérarchie sociale établie par les idéologies raciales. Cela ne veut pas dire que tous les Blancs se trouveraient systématiquement en meilleure position que les non-Blancs ou simplement dans une situation privilégiée. Hier comme aujourd'hui, les inégalités économiques, politiques et sociales sont façonnées par un ensemble de facteurs allant de la classe sociale au genre et ne se réduisent pas à leur composante raciale. L'idée n'est pas de dire que tous les Blancs seraient privilégiés de façon systématique et uniforme, ni de simplifier une réalité complexe. Il s'agit plutôt d'utiliser cet outil pour appréhender les inégalités qui découlent de l'héritage d'idéologies raciales, pour comprendre la place qu'elles occupent aujourd'hui et la manière dont elles s'articulent avec d'autres formes de privilèges. Le privilège blanc désigne ainsi un ensemble d'avantages matériels, économiques et sociaux que confère l'appartenance à une certaine catégorie de personnes dans les sociétés marquées par l'héritage d'idéologies raciales. Au-delà de ces avantages, c'est aussi le fait de ne pas avoir à s'en soucier. Lorsqu'elle a avancé ce terme en 1988, Peggy McIntosh a montré que le privilège blanc n'est pas que

social et économique, mais qu'il concerne aussi la propension à ne pas voir ces avantages, à ne pas y penser, et ce à travers un ensemble de normes réflexes et d'habitudes quotidiennes¹.

Pourtant, est-ce véritablement un privilège que d'ignorer une part constitutive de nous-mêmes et de notre rapport au monde ? C'est à ce niveau que le terme ne saisit pas entièrement ce que l'on trouvait dès les premiers écrits sur la question raciale, ainsi que dans les écrits d'Aimé Césaire, de Frantz Fanon et de bien d'autres après eux. À savoir que les privilèges matériels, économiques, sociaux et politiques érigés et maintenus par les ordres raciaux s'accompagnaient, en contrepartie, d'une limitation d'ordre mental, moral et humain. Il ne s'agit pas de dire que les Blancs seraient dépourvus d'humanité ni que les non-Blancs seraient dotés d'une humanité supérieure. Mais, plutôt, que leur rapport à leur propre humanité et au monde se trouve faussé du fait de leur ignorance et de leur cécité par rapport à cet élément constitutif du monde contemporain. Fraisant écho à Aimé Césaire qui, en 1955, a souligné que la colonisation « déshumanise l'homme même le plus

1. Peggy McIntosh, *White privilege and male privilege; a personal account of coming to see correspondences through work in women's studies*, 1988.

civilisé¹ », Peggy McIntosh, dans son premier texte sur le privilège blanc, a appelé cela la « distorsion » de l'humanité des détenteurs d'un privilège fondé sur un ordre racial. C'est cette même distorsion de notre rapport au monde – qui prévaut dans les sociétés où l'héritage et les manifestations des systèmes raciaux ne sont pas proprement reconnus – que j'ai appelée la « maison blanche ». J'en explore ici les fondations, en moi-même et dans ma génération. Je ne fais que restituer avec mes mots ce que tant d'auteurs, d'artistes et d'autres rencontres ayant jalonné ma vie m'ont permis de comprendre sur cette maison blanche et sur la façon dont, peut-être, nous pourrions en sortir. Il ne s'agit pas seulement de reconnaître les privilèges que nous confère le fait d'être Blancs dans un monde marqué de toutes parts par l'héritage des idéologies raciales européennes, même si cette reconnaissance et cette prise de conscience sont un premier pas nécessaire. Elles ne servent en effet à rien si elles sont suivies d'immobilisme. C'est la solution de facilité qui est soudainement apparue après la mort de George Floyd et qui, par un procédé similaire à celui du *greenwashing*, nous permet de nous donner bonne conscience tout en restant immobiles face à la perpétuation du racisme. La reconnaissance de la question raciale nous pose une

1. Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, 1955 [1950], p. 21.

question fondamentale : voulons-nous continuer à vivre dans des sociétés fondées sur des idéologies et des hiérarchies raciales ? Au-delà de la reconnaissance, il s'agit de défaire les manifestations contemporaines d'idéologies raciales centenaires en nous-mêmes et dans le monde autour de nous. Il s'agit également, pour les Blancs, de faire advenir un rapport plus sain au monde, en cessant de faire semblant que la question raciale n'existe pas ou en refusant de voir en quoi elle structure notre rapport à lui. Il ne s'agit pas de se sentir éternellement coupables de notre histoire, mais plutôt, par un chemin d'écoute et de dialogue, de forger une nouvelle façon d'être dans le monde, sans le voile mensonger de la race.

Introduction

Je fais partie d'une génération de Blancs européens qui ont tendance à penser que la question raciale ne les concerne pas. Comme la plupart des Blancs de ma génération, je suis longtemps resté dans l'illusion que cette question relevait du passé et que, ayant lu et appris sur les horreurs commises à cause du racisme, et ayant établi qu'elles étaient fondamentalement mauvaises, j'étais en quelque sorte exempt de la question raciale. Je pensais que, parce que je ne suis pas, et que je n'ai jamais été, un raciste, et parce que mes amis ne sont pas non plus des racistes, je ne pouvais assurément pas en faire partie. Les racistes étaient les autres, des personnes mauvaises que je rejetais et méprisais. Je n'étais pas comme eux, et ils n'étaient pas comme moi. Si j'étais bien conscient que le racisme est un problème très sérieux dans ce monde, c'était un problème qui s'adressait à d'autres, pas à moi. Ce n'était pas *mon* problème. Et bien qu'importante,